

Vida AZIMI
Directrice de recherche au
CNRS/CERSA-PARIS II

N° spécial Cahiers de la Fonction Publique 2004

ARRÊT SUR ÉCRAN : ADMINISTRATION ET CINÉMA

“ Le cinéma au service de la *Pensée et des mœurs françaises*”¹, l’intitulé d’un rapport officiel de 1937 nous donne le *la*. C’est l’administration qui s’intéresse en premier au cinéma pour des motifs d’ordre public. A l’origine, art presque forain et curiosité de boulevard (première représentation de Lumière dans un café en 1895), le cinéma, en se développant et en passant du muet au parlant, finit par s’imposer comme un art nouveau plein de ressources. Dès le début du XXe siècle, la Police utilise les films de journalistes pour identifier les meneurs de manifestations. Les autorités se préoccupent aussi de l’impact sur l’opinion de la sortie de certains films (ex. à l’assassinat du roi Alexandre Ier et de Barthou à Marseille où les films d’actualité révélaient les défaillances de la Sûreté Nationale). Bien entendu, la censure y trouve un territoire inespéré. De plus, le cinéma devient un enjeu économique, justifiant déjà ! “un chauvinisme parfois naïf” contre la dépendance vis-à-vis des États-Unis (- prolégomènes des prétentions à l’exception culturelle). Le rapport Ingrand de 1937 dénonce “la France complètement tributaire de l’étranger, ce qui peut être très grave pour tout ce qui touche la pensée et les mœurs françaises”, allant jusqu’à préconiser la création des studios d’État. Le régime de Vichy fera naturellement sienne cette proposition, en instituant dès 1940, un Comité d’Organisation de l’Industrie Cinématographique, précurseur du Centre national de la Cinématographie, établissement public à autonomie financière fondé en 1946-1947². Vichy, le régime de Mussolini comme le nazisme comprennent très vite le parti à tirer de ce nouvel outil à des fins de propagande et d’asservissement des esprits, par la promotion des documentaires d’actualité ou des films de fiction. Qu’on se rappelle les œuvres de Leni Riefenstahl, fille de fonctionnaire, l’égérie du régime hitlérien : sa carrière débute par un montage d’actualités à la gloire du *Führer* et de son parti, *Reichsparteitag* (1935). Elle se poursuit, la même année, par le très wagnérien *Der Triumph des Willens* (*le Triomphe de la volonté*). L’écriture et la beauté plastique de ses films sont empreintes de l’idéologie et de l’idéal nazis. En 1936, il lui

¹ Rapport du conseiller d’État Ingrand, adopté par le Conseil National Économique en 1937. Cité par P.Legendre, *Histoire de l’Administration de 1750 à nos jours*, ed.PUF, Paris, 1968, p.443.

² Idem, p.443-444.

revient de filmer les Jeux Olympiques de Berlin ; sa mise en scène, apologie de "l'aryen" ressuscité, croque comme disait Jacques Prévert, "les durs pépins de la réalité". Les totalitarismes du XXe siècle ont tous voulu bâtir des légendes, manipuler faits et gestes, falsifier l'histoire grâce au cinéma³.

"L'administration, école d'imagination" disait le poète-fonctionnaire Giraudoux. L'imaginaire est en effet consubstantiel à l'être administratif. Dans les bureaux, la paperasserie favorise curieusement les rêveries, et chacun "fabrique et refabrique sa propre histoire"⁴. Le regard y est roi, souvent plus que la parole et s'y exerce avec ou sans égards. L'administration, fabrique d'images, rejoint comme par destination le cinéma "usine de rêves". L'oeil de la caméra ne reproduit pas "l'image mentale" d'un "type idéal"⁵, mais plutôt la "photographie d'un milieu", offrant la visibilité au "commis sans visage, gardien d'impératifs incompréhensibles" au langage ésotérique, une vision relevant souvent du cliché où le burlesque le dispute à l'absurde⁶. La réalité n'est jamais bien loin mais ce n'est pas la réalité toute et entière. La caricature force le trait et la distance avec l'intérieur de l'administration génère une forme de myopie. Il y a aussi une partie "invisible" de l'art administratif qui échappe nécessairement aux yeux les plus perçants⁷.

Cette ébauche d'article porte essentiellement sur les représentations de l'administration dans le Septième Art en France et à l'étranger. La fameuse "exception française" est sans pertinence dans ce domaine. On se laissera guider ici par le grand historien Maurice Agulhon : "Oui, l'histoire des représentations existe et grâce à une merveilleuse ambivalence de la langue française, la représentation est à la fois l'idée que l'on se fait d'une institution et la façon dont on la traduit en images"⁸. L'effet projection-identification opère souvent dans les arts visuels. Le dessinateur Tardi, le père d'*Adèle Blanc-Sec*, qui a évoqué dans un travail commun avec le chanteur Serge Utgé-Royo, "l'utopie de la Commune", s'en explique : "Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le 'héros', mais le personnage auquel je vais pouvoir m'identifier"⁹. Il est vrai que depuis quelques années, "le film et le documentaire"

³ Voir à ce propos, les travaux pionniers de Marc Ferro, notamment *Cinéma et Histoire* (1977).

⁴ R.Catherine, G. Thuillier, *L'Être administratif et l'Imaginaire*, ed. Economica, Paris, 1982, p.17-77.

⁵ Voir sur "le type idéal", R. Drago, *Cours de science administrative*, Cours de droit, 1968-1969, p.34.

⁶ P.Soudet, *L'Administration vue par les siens... et par d'autres*, 2e ed. Berger-Levrault, Paris, 1972, p.25-26.

⁷ G. Thuillier, "Le regard administratif", *La Revue Administrative*, n° 188, mars-avril 1979, p.140, note 47.

⁸ M. Agulhon, "La Commune, l'image et l'oubli", compte rendu de l'ouvrage de B. Tillier, *La Commune de Paris, Révolution sans images ? Politique et représentation dans la France républicaine*, ed.Champ Vallon/"Époques", Paris, 2004, *Le Monde des Livres*, daté vendredi 10 septembre 2004, p.IX.

⁹ Voir, *Le Monde* daté dimanche 16-lundi 17 mai 2004, "Deux artistes réactivent l'utopie de la Commune", Propos recueillis par Bruno Lesprit. Dans le même sens des colloques s'organisent. A

sont devenus “des modes d’écriture de l’histoire”¹⁰ . En 1998, le célèbre historien de l’administration et du cinéma, Jean Tulard, écrivait dans un court article : “ Personne n’a filmé sous forme de documentaires la vie de l’administration, le cadre d’un bureau, l’arrivée ou la sortie d’un ministère... Seul le cinéma de fiction s’y est attaché”¹¹ . En peu de temps, le propos semble daté. Désormais, dans tous les registres, il y a “tapis rouge pour le documentaire”¹² ; ce genre cinématographique est en pleine vogue et l’administration n’est pas la dernière à être servie, au cinéma comme à la télévision. Des adaptations d’oeuvres littéraires renforcent encore le cinéma de l’administration. L’administration est omniprésente, du moins certaines de ses dimensions, dans tout le cinéma y compris dans des films qui ne s’y rapportent guère. Mais certaines œuvres la reflètent avec plus d’intensité. Comme le note Jean Tulard, il y a des domaines de prédilection : la police, la magistrature, le fisc¹³ . Ajoutons l’administration postale et l’école. Certaines émissions de télévision récentes donnent des vues d’ensemble de l’administration ou s’intéressent à des aspects plus collectifs, notamment ceux qui importent le plus à l’administré, de plus en plus citoyen.

Il y a quelque présomption à vouloir s’attaquer dans un article à un sujet qui mériterait tout un livre. Aussi ne commencerons-nous ici que par quelques vues panoramiques, avant d’esquisser l’administration postale et fiscale à travers les personnages hauts en couleur du facteur et du percepteur (I), le monde scolaire (II) et l’univers policier et judiciaire (III).

***Vol au-dessus d’un nid de bureaux**

Peu de films portent exclusivement sur la bureaucratie et le bureaucrate. Le cinéma nippon offre quelques chefs d’oeuvre : *La vie d’un employé* (1930) de Yasujiro Ozu (1903-1963) , titre qui embrasse à lui seul toutes les préoccupations de l’homme du bureau. Citons encore *Les salauds dorment en paix* (1960) d’Akira Kurosawa qui relate une affaire de corruption où sont impliqués l’office d’aménagement des sols - organisme étatique- et une société de construction, Dairyu. Kurosawa démontre, en virtuose, l’art d’étouffer les scandales et les compromissions sans scrupules, le jeu

titre d’exemple : “*Illustration* , images et libertés”, congrès, journée pédagogique et exposition organisés les 3-4-5, 3-25 novembre 2004, par l’IUT de Bobigny et le Laboratoire des Sciences de l’Information et de la Communication de l’Université Paris XIII.

¹⁰ *Le Monde des Livres*, daté vendredi 21 mai 2004, compte rendu de Philippe-Jean Catinchi sur plusieurs ouvrages sur la photographie et les documentaires des années noires.

¹¹ J. Tulard, “L’administration vue par le cinéma”, in *A propos de l’administration française* (sous la dir. de F. Gallouédec-Genuys). Préface de R. Denoix de Saint-Marc, ed. La documentation française, Paris, 1998, p.199.

¹² J. Mandelbaum, “ Tapis rouge pour le documentaire”, *Le Monde daté* mercredi 3 novembre 2004, Page Culture.

¹³ J.Tulard, op.cit.p.199.

des réseaux de protection, l'obséquiosité des fonctionnaires japonais qui poussent le respect de la hiérarchie jusqu'à accepter d'être acculés au suicide, plutôt que de dénoncer leurs supérieurs. Quelques répliques des protagonistes du film sont lourdes de sens. Pour Wada, chargé du service juridique : "je suis dans la bureaucratie depuis 25 ans ; ne vous faites pas d'illusions". Jugeant d'un des leurs, un employé déclare : "C'est un homme". La réponse de son collègue tranche net : "Non, c'est un fonctionnaire, un être à part".

Dans la même veine, il y a *La muerte de un burocrata* (*La mort d'un bureaucrate*) du cubain, Tomas Gutierrez Alea ¹⁴, tourné en 1960 et sorti en France en 2002 !, comédie macabre et burlesque sur les mésaventures d'un homme décidé à obtenir un permis d'exhumer le corps de son oncle, enterré avec son bulletin de travail, document indispensable pour l'attribution d'une pension à la veuve. Le rocambolesque et le cauchemardesque se conjuguent dans cette fable kafkaïenne où la classe des fonctionnaires laisse paraître toute sa "nocivité parasitaire". Il s'agit bien sûr d'une manière détournée de dénoncer l'aberration du régime castriste. L'on songe aussi inévitablement à *Ferragus, chef des Dévorants* de Balzac, où l'absurdité administrative s'y montre dans tout son "éclat" à propos justement d'un permis d'exhumer : " Jacquet, homme administratif, écrit Balzac, s'adressa naturellement à l'autorité pour en obtenir le permis d'exhumer le corps de Mme Jules et de le brûler. Il alla parler au préfet de police, sous la protection de qui dorment les morts. Ce fonctionnaire voulut une pétition. Il fallut acheter une feuille de papier timbré, donner à la douleur une forme administrative, il fallut se servir de l'argot bureaucratique pour exprimer les vœux d'un homme accablé, auquel les paroles manquaient (...)" . Voilà de l'éternel administratif !

Avec *Katip* (*le scribe ou l'employé aux écritures*, 1960), le cinéma turc raconte l'histoire d'amour d'une fille avec un très beau copiste ottoman ; la chanson-culte du film " Sur la route d'Uskudar" est jusqu'à nos jours objet de discorde dans les Balkans où chaque pays en revendique la paternité, en en changeant les paroles ¹⁵. On est en plein romanesque mais au cœur politique de ces Balkans si compliqués.

Le cinéma italien, notamment son corpus néoréaliste, a mieux que les autres illustré la vie des employés. En 1946, le film de Mario Soldati, *Le miserie del signor Travet*, d'après une comédie de 1867 de Bersezio, nous montre l'humble employé marié à une belle épouse, courtisée par son supérieur hiérarchique, se rebeller scandaleusement contre l'administration et ses prétentions en se faisant boulanger.

¹⁴ Il est l'auteur de *Fraise et Chocolat* (1994), très apprécié du public français, et fondateur de l'Institut cubain de l'art et de l'industrie cinématographique. Voir à son propos, J.-F. Frodon, "Keaton, Kafka, Castro", *Le Monde* daté mercredi 6 mars 2002.

¹⁵ "A qui est cette chanson ?" documentaire sur la Bulgarie par la cinéaste bulgare Elena Peeva, projeté par *Thema ARTE*, mardi 5 août 2003.

En 1947, Alberto Lattuada réécrit le personnage dans ses films, *Le miserie del signor Travet* et *Il delitto di Giovanni Episcopo*, dans une atmosphère de tragédie noire. Lattuada récidive en 1952 avec *Il cappotto*, en adaptant avec une force absurde extraordinaire *Le Manteau* de Gogol. Le sommet est atteint par Toto et son inimitable "mécanique" du rire -pour reprendre le mot d'Ingmar Bergman, dans *Totò cerca casa* (1949), où il incarne l'employé méridional, où le gag devient métaphore des excès de la bureaucratie. Le comique se veut d'une subversion totale. Dans les années 1950 et 1960, ce sont toujours un espace étriqué et la misère et la petitesse de la vie d'un employé public qui traversent l'écran. L'ouverture magistrale est faite par *Umberto D.* de Vittorio De Sica (1951), sorti dans une version neuve en janvier 2005. C'est la narration bouleversante de l'existence d'un fonctionnaire à la retraite, Umberto D. qui n'a plus assez d'argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de son fidèle chien Flike. Menacé d'expulsion par sa logeuse et d'hospitalisation, il essaie de confier son chien à un chenil, avant de décider d'en finir avec la vie, en compagnie de Flike. Le film est dédié au père de Vittorio De Sica et il est interprété par un acteur non professionnel, ancien professeur à l'université de Florence, rencontré par hasard par De Sica dans la rue. L'arrière-plan est celui de cette bureaucratie italienne "méridionalisée", d'un Sud loin des clichés de bonheur touristiques, mais sombre du noir que portent les veuves. Pour Martin Scorsese : " *UMBERTO D.* est la plus grande réussite de De Sica, un grand film sur un héros du quotidien". On croit réentendre Paul Valéry, traitant le commis de "héros par excellence". *L'Impiegato* (1959) de Gianni Puccini, *Il posto* (1961) de Ermanno Olmi, *Un borghese piccolo piccolo* (1977) de Mario Monicelli et toute la série des *Fantozzi* (1976) de Luciano Salce suivent les traces de ce maître. C'est un cinéma de cruauté, de sagacité avec une pointe bien acérée de cynisme. *Impiegati* (1984) de Pupi Avati ajoute la note moderne de la contamination de l'administration par le "yuppisme" ¹⁶, complétant ainsi le portrait de groupe à la triste figure des fonctionnaires.

En France, *Messieurs les ronds de cuir* d'Yves Mirande (1937), d'après la pièce éponyme de Georges Courteline offre un tableau d'ensemble du quotidien des bureaux. " C'est un univers de vieux gâteaux comme le père Soupe, de fous comme Letondu, de fantaisistes plus occupés par leurs aventures galantes- M. Nègre, le directeur- ou par la composition de couplets galants pour les Folies moutonnières (...)", le tout autour de la recherche du dossier Quibolle qu'on finira par trouver non pas au ministère des Dons et Legs, mais au Conseil d'État ! Une autre version de *Messieurs les ronds de cuir* de Diamant-Berger (1959) maintient une vision semblable de la bureaucratie. Au même répertoire appartient "un film méconnu" de 1938,

¹⁶ Sur le cinéma italien, voir R. Menarini, " L'Impiegato nel cinema italiano", in *L'Impiegato allo specchio* (a cura di A. Varni e G. Melis), ed. Rosenberg&Sellier, Torino, 2002, p.77-81.

Monsieur Coccinelle, montrant l'entrée dans les bureaux des agents de l'État au son d'une marche funèbre et leur sortie à 17 heures sur un air de joyeuse farandole ¹⁷.

La ligne générale suivie par ces films est certes critique mais guère militante. Même si, *Umberto D.* de Vittorio De Sica applaudi par le public, sensibilisé par le thème, provoqua la colère du ministre de la Culture italienne d'alors, Andreotti, contre le mouvement néoréaliste et sa volonté de décrire la vérité de la société italienne. Sans qu'on puisse parler d'"engagement", certaines émissions de télévision, ne manquent pas à se protéger derrière les grands principes. Ainsi, le dimanche 10 mars 2002, *Capital* sur M6 inscrit au générique de son reportage sur le Palais de l'Élysée, qui emploie 900 personnes pour son administration et son intendance, l'art. 15 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, selon lequel la société a droit de demander compte à tout agent public de sa gestion. Le directeur de l'unité documentaire de *France 2*, la chaîne du service public, Yves Jeanneau, souligne l'approche pédagogique et civique voulue par les réalisateurs et la programmation d'"une série d'utilité publique"¹⁸.

La tendance récente est aux émissions de télévision sur l'administration, ce qui laisserait supposer qu'à l'audimat les sujets administratifs sont porteurs de parts de marché. La remarque vaut pour la télévision publique comme pour les chaînes privées ¹⁹. L'engouement de la télévision pour l'administration ne se borne pas à ces programmes généralistes, mais se manifeste aussi à l'égard des catégories de fonctionnaires. Celles-ci ont également retenu l'attention des cinéastes, à commencer par les facteurs et les percepteurs.

I - Facteurs et Percepteurs : histoire d'amour, histoire de haine

C'est le positif et le négatif de l'image du fonctionnaire. Autant le facteur est un personnage littéraire et artistique familier, sympathique et romanesque, faisant battre les cœurs impatients de recevoir des nouvelles - pas toujours agréables au

¹⁷ J.Tulard, op.cit., p.199-200.

¹⁸ *Le Monde Télévision* dimanche 16-lundi 17 décembre 2005, Enquête, p.5, Propos recueillis par Martine Delahaye sur une série en quatre volets "Chroniques de la violence ordinaire", avec à la clef cette question primordiale : "Que signifie vivre ensemble ?".

¹⁹ Voir sur l'image du fonctionnaire à la télévision, les développements complets de l'article de Mattias Guyomar, recensant des séries et plusieurs émissions telles : *Argent Public ; Combien ça coûte?* sur *TF1*, présenté par Jean-Pierre Pernaut. A rappeler aussi, sur *France 5*, *Ripostes* de Serge Moati du dimanche 16 novembre 2003, intitulé: "Les fonctionnaires, privilégiés ou mal aimés ? ", et *Thema* de *ARTE* du 18 novembre 2003 sur la réforme administrative : "De quoi je me mêle?", avec la projection d'un documentaire allemand de Claus Räfle (2003) sur *Le Paradis des fonctionnaires*. Preuve, si besoin est que la préoccupation demeure européenne. A noter que la presse écrite, notamment hebdomadaire, ne manqué pas de faire souvent sa couverture, avec les fonctionnaires et l'administration, pointant d'ailleurs les travers que les réussites.

demeurant. Autant le percepteur fait figure d'oiseau de mauvais augure, importun et honni, un peu à la manière du fâcheux du théâtre classique.

- Commençons par le personnage positif, le facteur. Comme la plupart des agents de l'État, il fait des apparitions furtives dans beaucoup de films. Dans quelques-uns, il occupe la place centrale.

D'abord il y eut la postière. Stefan Zweig finit son magnifique roman, *L'ivresse de la Métamorphose*²⁰ en 1940. L'heure était tragique et l'horrible réalité se prêtait mal à la fiction. Néanmoins, obsédé par cette œuvre qu'il avait mis dix ans à écrire, Stefan Zweig, en collaboration avec Berthold Viertel, en tire un scénario intitulé *Das Postfräulein* (*La demoiselle des Postes*). Le film sera réalisé en 1950 par Wilfried Franz sous le titre *Das gestohlene Jahr* (*L'année volée*). Dans les années 1980, la télévision française en fera un téléfilm avec Evelyne Bouix dans le rôle de la postière Christine. Dans le même registre littéraire, Antonio Skarmeta, écrivain et ambassadeur chilien, réalise au Portugal *Il Postino* (*Le facteur*) en 1983 : C'est l'histoire d'un facteur amoureux, récitant des poèmes de Pablo Neruda à la belle qu'il désire conquérir²¹. Proche de ce sujet, Michael Radford a tourné en 1995 un film franco-italien, *Le facteur*, récit de l'amitié entre Pablo Neruda et un jeune facteur, lors de l'exil du poète en Italie, récit voulu comme un éloge du pouvoir magique des mots²². *Les Harmonies Werkmeister* (*Werkmeister Harmoniak*), fable dramatique du hongrois Béla Tarr, film en noir et blanc de 2000, prend encore un facteur pour porte-parole : A l'approche d'une catastrophe, dans un pays livré au désordre, un postier, visionnaire à ses heures, continue de s'extasier sur le miracle de la création²³.

En France, l'approche est plus réaliste voire crue, en forçant sur la dérision, le cynisme et la caricature. *Promotion Canapé* (1990) de Didier Kaminka se situe dans l'administration des Postes, où la sexualité ouvre les portes, accélère les avancements et fait sortir plus d'un fonctionnaire de sa "réserve"... C'est aussi un film sur l'émoi ressenti par les collègues masculins à l'arrivée en masse des femmes dans les bureaux. C'est l'administration moderne avant la tendance au politiquement correct et le couperet impitoyable de la loi sur le harcèlement sexuel. A l'époque, on pouvait encore fredonner dans les couloirs administratifs, l'air de Juliette Greco, "Déshabillez-moi..." !!

²⁰ S. Zweig, *L'ivresse de la Métamorphose*, ed. Belfond, Paris, trad.fr.1984. Il avait commencé le roman à Vienne en 1930, l'avait continué à Londres en 1938 puis achevé en 1940.

²¹ Des extraits de ce film sont passés sur ARTE, *Biographies*, lundi 24 août 2002, 19 h.

²² Avec Massimo Troisi, Philippe Noiret, Maria Garzia Cucinotta, Linda Moretti, Renato Scarpa. Sur ARTE, lundi 5 juillet 2004.

²³ D'après *La mélancolie de la résistance* de Laszlo Krasnahorkai. Avec Lars Rudolf, Peter Fritz, Hanna Schygulla.

Et puis, en France, il y a eu ce chef d'oeuvre de fantaisie, de grâce poétique teintée d'une étonnante touche de science administrative, qu'est le cinéma de Jacques Tati, "l'ange hurluberlu"²⁴. En 1947, Tati esquisse déjà dans un sketch-court-métrage *L'École des facteurs*, le personnage de François le facteur, fraîchement diplômé des "Hautes Études de distribution de correspondance nationale". Ses instruments de travail sont la sacoche et le vélo et sa devise "du jarret, du jarret", ce qui ne l'empêche pas de rater l'arrivée de l'avion postal, digne des modèles de l'époque des frères Wright. "Technologiquement" arriéré, ce facteur loufoque est un imaginaire et invente pour chaque destinataire une façon originale de remise du courrier. Après ce premier essai, Tati tourne, en 1948, *Jour de fête*, avec les habitants de Sainte-Sévère-sur-Indre. Rappelons que la version couleur d'origine qui était une version de sauvegarde n'a pas pu être tirée par Tati lui-même. Le tirage récent est dû au soutien de la Fondation Gan pour le cinéma et à la Poste.

Dans *Jour de fête*, Tati oppose deux visions du service public postal : 1° la vision ou la réalité française, à savoir un facteur, personnage connu des villageois, travaillant avec une méthode artisanale voire archaïque, n'observant ni rigueur ni régularité dans la levée et la distribution des lettres, ponctuant son travail d'arrêts au bistrot pour avaler un petit blanc pour la route. Personnage à efficacité discutable mais intégré dans la population, donnant volontiers un coup de main aux paysans dans les champs, ou aux forains pour monter leurs baraques. 2° La vision américaine du service postal colportée par les forains qui projettent dans une baraque "cinéma" un film d'amour doublé d'un documentaire sur les postes aux États-Unis. Le *postman yankee* est transformé en acrobate ; pour lui, "là où la terre s'arrête, le ciel continue", on le voit emprunter des hélicoptères, des avions, sauter en parachute, faire des cascades en *motorcycle*, tout cela pour améliorer la rapidité du service et le rendement. Comme dit le narrateur : *Time is money*, d'où ce nouveau facteur, héros des temps modernes où la célérité prime tout. En plus, tous les ans est organisé dans ce cadre un concours pour élire le *postman* le plus sexy, une espèce de Monsieur Muscle (-la volonté de l'administration postale est de faire beau et jeune et de séduire) et le film s'achève en s'adressant aux femmes : " Que penseriez-vous, mesdames, si votre facteur vous livrait le courrier dans le plus simple appareil ?" Les villageois sont très impressionnés par ce documentaire et n'hésitent pas à taquiner leur facteur : "Alors, François, à quand l'Amérique ?", tout en reconnaissant : " Là-bas, ils ont les moyens. Ici, l'administration c'est l'administration. Depuis le temps que François a demandé un nouvel uniforme...". Piqué au vif, le brave François est obsédé par les Yankees. Les forains se gaussent de lui et lui donnent des leçons pour "améliorer sa technique". Lui-même ne supporte plus les gestes lents de ses

²⁴ Pour reprendre le titre d'un article de J.-Luc Douin, *Le Monde* daté vendredi 24 mai 2002.

collègues du bureau qui tamponnent et tamponnent avec nonchalance : “Je peux pas voir çà”. D’où sa folle détermination de faire sa “tournée à l’américaine”, sous les encouragements amusés de tous, avant d’échouer dans une mare. La voix de la raison sort de la bouche de la vieille du village qui moque à son tour ce besoin intempestif de rapidité : “Pour ce qu’il y a de bonnes nouvelles...” La sagesse vient aussi des paysans qui invitent François à les aider, coiffant de sa casquette le “petit” pour finir la tournée. Morale de l’histoire : est-ce bien nécessaire de déployer tant d’efforts et de prouesses pour ce qui n’est finalement qu’un jeu d’enfant ? Autre morale de l’histoire : Le service public à la française préserve son humanité, c’est un service de “proximité”, dirions-nous de nos jours ; le service public à l’américaine a pour lui la rapidité et l’efficacité mais cultive froideur et anonymat. On a pu dire de ce film, qu’il illustre sur le mode comique “les axiomes du régime de Vichy” : “ La France doit conserver son cœur agricole lent et convivial et le préserver de la corruption que constituent des idéaux étrangers inadaptés”²⁵. Pour notre part, nous pensons que Tati est trop fin observateur pour verser dans une vision vichyssoise ou franchouillarde. Après tout, qu’attend-t-on d’un agent public de proximité sinon un peu de convivialité, sans pour autant excuser les manquements graves à la ponctualité. L’on comprend pourquoi la fermeture des bureaux de poste notamment dans des zones rurales attise les ressentiments et les frustrations des populations qui se retrouvent ainsi de plus en plus isolées.

S’il y a un agent public ponctuel et redouté comme la mort, c’est bien le percepteur.

- Dans *Signes extérieurs de richesse* (France, 1983)²⁶, Jacques Monnet croque à la fois les personnages de vétérinaire et du contrôleur fiscal : Jean-Jacques Lestrade, dit Gigi, a tout pour plaire aux femmes et au fisc : une clinique vétérinaire, une grosse cylindrée, une belle maison et une riche vie mondaine. Un beau jour, une inspectrice des Impôts dont c’est le premier contrôle débarque chez lui, en la personne d’une Josiane Balasko irrésistiblement revêche : comme dans les chansons, tout finit bien, dans l’amour, la romance et... beaucoup de recettes pour les Impôts ??! Toujours, grâce au percepteur, *Le dîner des cons* de Francis Veber (1997)²⁷ est devenu un film-culte, battant les records des entrées dans les salles de cinéma. Certaines scènes se déroulent au ministère des Finances. Le personnage principal, François Pignon, est employé de ce ministère et son ami Lucien Cheval est contrôleur fiscal. Ce dernier est un inquisiteur-né, tel que l’imagine la masse des contribuables. Il ne sort jamais de son statut, observe tout, flaire les anomalies même

²⁵ Cité par J.L.Douin, article du *Monde* précité.

²⁶ Avec Claude Brasseur et Josiane Balasko.

²⁷ Avec Thierry Lhermite, Daniel Prevost extraordinaire dans le rôle du percepteur, Jacques Villeret etc.

quand il n'est pas en mission et décide personnellement d'un contrôle, alors qu'il ne fait que passer dans un appartement de grand-bourgeois parisien : "je vais tout de même vous contrôler, c'est pas très net tout ça ". Déjà un des convives avait déclaré : " à la réflexion, je ne suis pas sûr qu'il soit prudent d'inviter un contrôleur fiscal chez soi". Cheval est un risible petit personnage que railleraient volontiers et avec un délice pervers les riches bourgeois libéraux coutumiers de jeux de massacre, pour égayer leurs soirées. Or voilà que les rôles changent ; c'est le "con" qui donne le ton et ce sont les rieurs qui sont des "pigeons". Les dernières séquences de *L'Auberge espagnole* (France, 2002) ²⁸ de Cédric Klapisch, offrent une vision désastreuse de Bercy à faire fuir tout postulant, tant la vision de fonctionnaires des Finances agglutinés comme des cafards autour de la machine à café, a quelque chose d'inquiétant pour un jeune homme ambitieux. Le genre "fiscal" avait déjà eu du succès au théâtre avec *L'École des contribuables* de Louis Verneuil et Georges Berr ; on y apprend surtout : " Quand le contrôleur verra que vous connaissez vos droits, il n'insistera pas. Il faut leur tenir tête à ces gens. Ils ne prennent la laine que sur ceux qui se laissent tondre" ²⁹ . Qu'on se souvienne aussi du sketch surréaliste de Raymond Devos, sa feuille d'impôts à la main, entendant le percepteur "hululer" : "des sous...des sous...!".

Avec l'univers de l'École, le registre de l'autorité change de tonalité.

II - Maîtres et Professeurs

Depuis la fin du XIXe siècle, la question scolaire -pour ne pas dire "la querelle scolaire- est au centre des débats politiques et de société en France. L'Éducation Nationale est en outre le plus gros employeur public. Sans compter le constat alarmant de l'échec scolaire et les nouveaux problèmes pédagogiques suscités par une population scolarisée largement issue de l'immigration ³⁰ . Rien d'étonnant à ce que la presse, la littérature comme les arts visuels y trouvent matière à expression et à discussion. Tous les genres rivalisent : reportages, documentaires, téléfilms, séries télévisées, films de fiction etc. Tous les niveaux intéressent, des petites classes aux

²⁸ Comédie, avec Romain Duris, Cécile de France, Judith Godrèche, Audrey Tautou etc. Dans le cadre du programme ERASMUS, Xavier, jeune étudiant parisien, décide de partir à Barcelone, pour sa dernière année d'études, afin d'occuper, à son retour, sur recommandation d'un ami de son père, un poste au ministère des Finances, pour lequel la connaissance de l'espagnol est indispensable.

²⁹ G. Thuillier, "L'École des contribuables", *La Revue administrative*, n°332, mars 2003, p.138-139.

³⁰ Voir à ce propos, le reportage de Martine Laronche, " À l'École de la République"- Les jeunes enseignants issus de l'immigration sont de plus en plus nombreux dans l'Éducation nationale. Ils jouent souvent un rôle clé dans la transmission des valeurs républicaines, *Le Monde*, daté dimanche 9-lundi 10 janvier 2005, *Horizons*, p.15.

grandes écoles, des maîtres d'écoles aux grands professeurs, chefs de file de théories à résonance mondiale.

L'inclination pour le thème n'est pas seulement d'actualité, même si cette dernière corrige des points de vue plus anciens et apporte de nouveaux éléments d'appréciation. Entre 1945 et 1963, sur 1500 productions cinématographiques, plus de 40 films portent à l'écran les différents milieux enseignants. Dans une remarquable enquête, parue dans *Réalités* de février 1964, Evelyne Sullerot rend compte de l'image du professeur au cinéma. Selon elle, cette image "est systématiquement péjorative", celle d'"anti-héros", d'"un pauvre type" ; le professeur apparaît peu viril, un brin sentimental, "souvent beau parleur, désintéressé", menant une "vie minable", empreinte de "vertus bourgeoises" ; il donne à rire et manque de maturité. En revanche, les instituteurs, -gardiens de la belle légende républicaine"- sont des "héros positifs"³¹. L'instituteur de la IIIe république est bien campé dans les films de Yves Robert, *La gloire de mon père* et *le Château de ma mère* (1996), d'après les romans de Marcel Pagnol. On y reste dans la tradition du hussard de la République, scrupuleux et conscient de ses devoirs envers l'État et ses concitoyens.

- Quarante ans après l'étude d'Evelyne Sullerot, l'instituteur jouit encore de cette sympathie intacte dans le public. Si le cinéma documentaire "a littéralement explosé" en 2004, le succès d'*Être et Avoir* est demeuré inégalé, malgré quelques démêlés judiciaires entre le protagoniste central et le réalisateur, à propos des droits d'auteur³². Ce documentaire de Nicolas Philibert de 2002 est consacré à la classe unique (CP-CM2) d'un petit village d'Auvergne. Le film a battu les records d'entrée en salle et est devenu un film-culte, promis aux plus hautes distinctions internationales. Les outils technologiques d'aujourd'hui y sont présents comme cet amour presque nostalgique du maître -d'autrefois?- à transmettre son savoir³³. Hasard de la programmation ou concordance d'inspiration, la même année (samedi 30 septembre), *France 3* donne à voir au public *La laïque*, histoire d'un instituteur de la laïque en 1908, dans un village poitevin. A côté des séries rituelles³⁴ (*L'Instit* sur *France 2*, *Madame le Proviseur*, ou des épisodes plus ponctuels tel *Le Lycée*, sur M6 en 2000), la télévision entend coller à la réalité avec des émissions telle *Madame la Principale*, en charge d'un établissement classé "sensible" en Seine-Saint-Denis. Un

³¹ P. Gerbod, "Le fonctionnaire dans la littérature du XIXe au XXe siècle", *La Revue Administrative*, juillet-août 1999, p.345, note 1 ; p.347 ; p.357, note 12.

³² I. Regnier, "La politique, terrain de prédilection du documentaire", *Le Monde*, daté samedi 1er janvier 2005.

³³ Voir l'article de Jacques Mandelbaum, "Belle leçon de vie buissonnière à l'école", *Le Monde*, daté mercredi 28 août 2002.

³⁴ Voir sur ces séries, l'article de Mattias Guyomar.

documentaire avait déjà été tourné dix ans auparavant sur le même lycée dont l'image, déjà dégradée, en avait souffert. Il fallut donc convaincre la Principale, pour montrer le chemin fait depuis une décennie. Pour les réalisateurs et les producteurs, ce documentaire présente un avantage considérable, par rapport aux travaux de la même espèce : " Ce film ne nie pas les problèmes, la gravité des situations...Mais en dévoilant la vie de cet établissement à travers le regard de la principale, mélange de fermeté et de tendresse, c'est une autre image de l'école que l'on véhicule, moins caricaturale..."³⁵ .

Le cinéma contemporain, proprement dit, revisite la figure d'Épinal. Dans *Le Maître d'École* (France, 1981), de Claude Berri, Coluche incarne Gérard Barbier, un homme doux et généreux qui décide, après un échec professionnel, de se lancer dans le métier d'instituteur. Malgré sa bonne volonté et ses capacités naturelles, il découvre les difficultés dues à la fois aux enfants et au milieu de l'Éducation nationale qui nécessite un noviciat. Il est aidé dans son initiation par le directeur (Jacques Debray), le collègue syndicaliste (Roland Giraud) et l'institutrice dépressive (Josiane Balasko), autant de types "nouveaux" voire caricaturaux de l'école post soixante-huitarde. Le cinéma verse aussi, sur le mode léger ou pontifiant, du côté des pédagogies nouvelles. Citons *P.R.O.F.S* (1985) de Patrick Schumann ³⁶ , comédie aux ressorts des plus conventionnels, où un jeune professeur de lettres "révolutionne" par ses méthodes la vie d'un lycée. Ou bien *Le Prof* (1999) d'Alexandre Jardin ³⁷ , où il est encore question de méthode éducative pour stimuler l'imaginaire des élèves. Dans l'ensemble, on observe peu de remise en cause radicale de l'image des enseignants et du monde de l'éducation. *Les Choristes* (2004) de Christophe Barratier, nommé aux Oscars, fait figure d'exception : En 1949, un professeur de musique recruté comme surveillant dans un centre de rééducation pour mineurs réussit à transformer ces enfants, en formant une chorale avec eux. En ces temps de pessimisme dominant, y compris sur les vertus de l'éducation, l'optimisme du film rassérène l'opinion ³⁸ .

- Quand il s'agit de "monstres sacrés", de "mandarins" - même s'ils récusent l'appellation-, l'on n'est plus dans la simple projection de la réalité mais plutôt dans le prolongement d'un enseignement en chaire, d'une explication de texte. S'agissant de pensées complexes, le mot "vulgarisation" semble quelque peu inapproprié. Citons *La Fabrique de l'homme occidental*, réalisé par Gérald Caillat en 1996 et projeté sur ARTE, d'après l'oeuvre de Pierre Legendre, aux confins de l'histoire du droit, de

³⁵ *Le Monde Télévision*, 30 septembre au 6 octobre 2002.

³⁶ Avec Patrick Bruel, Fabrice Lucchini, Yves Gilot etc.

³⁷ Avec Jean-Hugues Anglade, Yvan Attal, etc.

³⁸ Avec Gérard Jugnot, François Berléand, etc.

la psychanalyse et de la sociologie. Le film analyse l'avènement de l'homme occidental, à travers quelques situations privilégiées : une convention d'entreprise, des audiences au Vatican, un orphelinat, une école de danse, un défilé militaire et un centre de dons d'organes. Le ton est plus professoral et théorique que didactique. C'est aussi le modèle de *La Sociologie est un sport de combat*, documentaire de Pierre Charles (2001), consacré à Pierre Bourdieu. Le sociologue Pierre Bourdieu défend la thèse selon laquelle se battre pour ses idées n'est pas de tout repos. Il prend la parole, se sert des médias, participe aux débats publics pour rendre accessible à tous le contenu de ses recherches. Il y parvient probablement dès qu'il s'intéresse à la misère ; quant au reste, mieux vaut laisser parler les disciples fervents du défunt maître... Le documentaire américain, *Derrida* (2002) de Kirby Dick et d'Anny Ziering, brosse le portrait sur cinq ans de l'un des plus influents penseurs du XXe siècle, Jacques Derrida, père de la "déconstruction" disparu l'été dernier. Avec ce cinéma, on est davantage dans la médiologie que dans la pédagogie, dans des œuvres pour *Happy Few*, que pour le grand public. Ce côté *glamour* commence à être compensé par des enquêtes édifiantes plus révélatrices de la "misère des universités françaises" (*Facs : Carton rouge, Canal+*) et leurs cruels manques de moyens ³⁹.

De la même façon, si énarques et polytechniciens font des apparitions parfois remarquées, notamment dans les films où l'enjeu est politique et/ou financier, il n'y a pas d'œuvres totalement destinées à leur monde. Parmi les films récents, il y a *Grande École*, film français de comédie sociale de Robert Salis(2003) : Dans une grande école française, de futurs cadres dirigeants sont formés à l'exercice du pouvoir. La maîtrise du langage y est enseignée comme instrument de domination. Mais les sentiments des élèves parviennent à court-circuiter le parcours bien rodé de reproduction des chefs ⁴⁰. La filmographie des élites administratives, professeurs et élèves participant au même système de domination par le savoir, reste à faire. Elle ne sera pas forcément enchantée : qu'on se souvienne du *Cercle des poètes disparus*, où l'institution élitiste se révèle broyeuse de personnalités.

Un vent de renouveau nous vient d'Espagne avec le grand cinéaste Pedro Almodovar. Il est vrai que le sujet de son dernier film, est au cœur d'une atroce actualité. *La mala educacion* (*La mauvaise éducation*, 2004), frappe à la porte d'une enfance blessée par des agressions sexuelles au sein d'un collègue religieux. On quitte la pédagogie pour la pathologie et le scolaire pour le judiciaire ⁴¹.

³⁹ *Facs : Carton Rouge*, documentaire réalisé par Sylvie Chabas pour "Lundi investigation", Canal +, lundi 17 janvier 2005, 22h20.

⁴⁰ Avec Grégori Baquet, Arthur Jugnot, Elodie Navarre, Eva Darlan, etc.

⁴¹ Il a aussi des mélanges de genres. Ex. *sur TFI*, lundi 17 janvier 2005, *Le Proc, Classe Tous risques*, téléfilm de Claudio Tonetti. Avec Babsie Steger, François-Éric Gendron etc; (France,

III - Juges et Policiers

Régis Debray fait la différence entre la "la presse écrite (qui) préfère le juge"⁴², et "la télévision (qui) préfère l'humanitaire". Le droit, pour lui "n'est pas télégénique", même si "le prétoire reste cependant assez théâtral pour obnubiler la scène publique", et malgré la "promotion du *petit juge*"⁴³.

A défaut d'être télégénique ou cinégénique, à défaut d'apporter le rêve, police, justice et prison présentent des petites terreurs ou des cauchemars quotidiens, à portée de la main du premier citoyen venu, voire "prévenu" (dans la double acception du terme). L'humanitaire flatte là où la crainte du gendarme et de la loi gratte... Ainsi s'explique le rôle qu'y jouent policiers, juges et geôliers. Et puis, si un coupable en puissance sommeille en chacun de nous, un justicier y veille tout autant, friand de démêler la trame d'histoires policières. La fiction n'exempte pas la réflexion, sans compter avec notre amour souvent inavoué de l'ordre.

- Des hommes peu portés à la médiatisation, hormis à l'occasion de grandes manifestations, des bavures flagrantes ou de leur assassinat (ex. le Préfet Claude Erignac) commencent à se chercher une image dans le public. C'était le propos d'un documentaire inédit de Jérôme Haerberlain (10 août 2002) projeté sur ARTE, intitulé *Les Préfets* : La caméra suit deux préfets en poste dans l'Ariège et en Ille-et-Vilaine. On y voit des hommes de dossiers mais aussi des hommes de terrain, aux agendas bien chargés. On y découvre surtout une dimension de leur fonction, relevée par Jeanne Siwek-Pouydesseau, savoir qu'ils sont avant tout des "spécialistes de l'humain".

-L'origine remonte aux débuts du cinéma et même au muet. En 1929, le réalisateur autrichien, Georg Wilhelm Pabst tourne après *Loulou, Das Tagesbuch einer verlorene* (*Le journal d'une fille perdue*), où il décrit la misère et l'inhumanité criantes du système pénitentiaire de ces maisons pour jeunes femmes, en rupture de ban, où la terreur atteint le fantastique d'une machinerie criminelle. Hollywood ne manquera pas le récit de la vie carcérale par des films mondialement connus tel *Le prisonnier d'Alcatraz* avec Burt Lancaster. Les exemples sont légion. Très récemment, à l'annonce de la diffusion d'un feuilleton documentaire, *9 m²*, tourné en prison par

2004). Matthieu Brenner enquête sur la mort d'un professeur assassiné dans son collège et découvre l'intérêt que la victime portait à une élève.

⁴² Son propos se trouve confirmé par un article en pleine page du *Monde, Horizons*, faisant le portrait par Piotr Smolar du plus médiatique des juges, Jean-Louis Bruguière, "Un juge d'exception", "en poste depuis plus de vingt ans, ce vétéran du dispositif antiterroriste français est parfois critiqué pour ses méthodes". En légende de son portrait: "A 61 ans, M. Bruguière s'imagine un destin d'ambassadeur itinérant, représentant l'école française de l'antiterrorisme". *Le Monde*, daté vendredi 7 janvier 2005.

⁴³ R. Debray, *L'Emprise*, ed. Gallimard/Le débat, Paris, 2000, p.85,87.

des détenus, scénaristes, acteurs et filmeurs, les États généraux du documentaire se sont intéressés au “monde carcéral”, cet “angle mort du corps social”, dont le fonctionnement est bien démonté de l’intérieur⁴⁴.

Dans ce genre cinématographique, deux types ont la cote : 1° les grandes énigmes policières, historiques ou plus contemporaines ; 2° la police et la justice de proximité. Naturellement, le public aime toujours les séries policières vraisemblables ou non.

- Parité oblige, les femmes sont de nos jours souvent protagonistes des films, des séries télévisées ou des documentaires⁴⁵. Au cinéma, l’année reste dominée par *10e chambre, instants d’audience* (2004) de Raymond Depardon. C’est un cinéma de témoignage, avec une figure centrale, la conseillère à la Cour d’appel, Michèle Bernard-Requin, qui avait participé à un précédent film de Depardon, *Délits flagrants*. Pour elle, le film montre que “l’on ne rend pas la justice comme il y a cinquante ans” ; “l’intérêt du film, c’est de faire comprendre un mécanisme, comment s’applique la loi, dans une recherche d’équilibre permanente”⁴⁶. Pour Pierre Murat de *Télérama*, Depardon filme “un tableau saisissant de la justice d’en bas”, où au travers d’histoires très banales, “on mesure la frontière qui sépare l’autorité de l’autoritarisme”, et le représentant de la loi du délinquant⁴⁷.

- Le Palais de Justice avec son décorum et son architecture antique offre un cadre idéal pour les cinéastes et/ou documentaristes, amateurs des chroniques de la justice ordinaire, celle qui touche au plus près le justiciable. Citons à la télévision, *Vies de Palais, sur la Cinquième* (2000), sous la direction du célèbre chroniqueur judiciaire Paul Lefèvre : la toge est de rigueur même si les échanges sont simples et directs. Pour le Président du tribunal d’instance, le but primordial est de “recréer un lien”⁴⁸. France 5 récidive en 2004 avec *Aux marches du palais*, “scènes de la justice ordinaire et quotidienne au tribunal de grande instance de Rouen”, où les juges estiment qu’il est “difficile de faire une solution parfaite”, car “on n’est pas dans un monde idéal”. A un justiciable mécontent, un des juges lâche une vérité première : “

⁴⁴ I. Régnier, “Représenter le monde carcéral, angle mort du corps social”, *Le Monde*, daté samedi 21 août 2004. Voir aussi M. Delahaye, “Des prisonniers, caméra au poing”, *Le Monde Télévision*, daté dimanche 21- lundi 22 novembre 2004.

⁴⁵ Voir sur la commissaire de police vedette de *TFI*, Véronique Genest dans *Julie Lescaut* et sur la même chaîne *Alive Nevers, le juge est une femme*, ainsi que sur des séries de ce genre, l’article de Mattias Guyomar.

⁴⁶ Entretien de Jean-Marie Coulon avec la juge Michèle Bernard-Requin, “La justice sous la caméra-loupe de Depardon”, *Le Monde*, daté mercredi 2 juin 2004. Voir aussi I. Régnier, “Images d’exception d’une justice ordinaire”, Cannes 2004, *Le Monde*, daté dimanche 16-lundi 17 mai 2004.

⁴⁷ *Télérama*, 2 juin 2004, article de Pierre Murat, où il dresse une vraie typologie des petits délinquants, entre le burlesque et le pathétique.

⁴⁸ Mardi 26 septembre 2000, 14h40, *La Cinquième*, M. Delahaye, “Vies de Palais”, *Le Monde*.

Il faut bien qu'une peine soit destinée à peiner" ⁴⁹ . *Madame la déléguée du procureur*, Catherine Guillaud, a pour fonction de "rappeler la loi et le droit" aux auteurs des "infractions mineures" non passibles des tribunaux. Elle exerce à la Maison de la Justice et du droit de Paris Nord-Est. Alors que le cinéaste pensait tomber sur des petites affaires de voisinage, il découvre derrière le travail de la magistrate des "abîmes" de notre société que cette justice de proximité tente de colmater plutôt que de combler, dans une ambiance faite de violence retenue et d'émotion intense ⁵⁰ . Il y a, bien sûr encore, des séries sur le thème ; citons entre autres, *Boulevard du Palais* de Vincent Monnet, sur *France 2*.

Les tribunaux ont la prédilection des cinéastes français comme étrangers. La liste est bien longue à citer. Rappelons L'oeuvre d'André Cayatte, licencié ès lettres et docteur en droit dont la plupart des films s'affirment comme un long et didactique plaidoyer en faveur d'une justice moins aveugle : parmi ses meilleurs films, *Justice est faite* (1952, avec Mouloudji et Michel Auclair), *Le Verdict* (1974, avec Sophia Loren et Jean Gabin).

Le mercredi 21 janvier 2004, dans le cadre de l'émission *Des Racines et des Ailes*, *France 3* donnait un documentaire, *Madame La Commissaire*, sur l'itinéraire de trois femmes commissaires de police fraîchement sorties de l'école de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, et suivies pendant quelques mois par des caméras ⁵¹ .

- Certes il y a de très grands films policiers. Mais comme il y a pléthore, la qualité laisse parfois à désirer. Dans la veine burlesque, on compte la série des *gendarmes* de Jean Giraud avec Louis de Funès, pour principal acteur. Beaucoup de comportements y sont caricaturés, même si un regard sociologique permet de déceler ici ou là l'évolution des mœurs, notamment dans *le gendarme à Saint-Tropez* , où l'on assiste aux premières répressions du nudisme sur les plages. Sur un mode faussement drolatique et très proche d'une certaine réalité du terrain, le récent *Enquête corse* (2004) d'Alain Berberian, d'après la bande dessinée de Pétillon, fait intervenir de façon irrésistiblement rocambolesque, la gendarmerie, la police judiciaire, les renseignements généraux, l'anti-terrorisme et les différentes composantes du terrorisme insulaire⁵² . Sur le mode sérieux, la guerre des polices et les luttes intestines sont montées en épingle dans *36, Quai des Orfèvres* (2004) d'Olivier Marchal⁵³ . On y trouve la camaraderie comme les petites et grandes

⁴⁹ J.M. Dumay, "Aux marches du Palais", *France 5, Le Monde Télévision*, dimanche 19-lundi 20 septembre 2004.

⁵⁰ *France 5*, lundi 18 octobre 2004, 16h45. Documentaire de Jean-Luc Léon, *Le Monde Radio-Télévision*, daté lundi 18 au dimanche 24 octobre 2004.

⁵¹ De Morad Aït-Habbouche et Hervé Corbière. Le film fera l'objet d'une nouvelle projection en août 2004, *Le Monde* , daté samedi 28 août 2004.

⁵² Avec Christian Clavier, Jean Reno, etc.

⁵³ Avec Daniel Auteuil, Gérard Depardieu, André Dussolier etc.

trahisons, les règles hiérarchiques, comme les infractions couramment commises par les policiers lors de leurs investigations. Dans un dialogue à la manière d'Audouard, le Directeur de la police judiciaire, joué par André Dussolier, assène deux "vérités" à l'attention de "ses" hommes : " L'administration est une vieille fille, elle n'aime pas qu'on la prenne en levrette" ; " s'attaquer à la hiérarchie, c'est s'attaquer à tout le système". A bon entendeur, salut... Le film n'est pas mauvais, mais comme on est loin du *Quai des Orfèvres* d'Henri-Georges Clouzot (1947) avec les numéros d'acteurs inoubliables de Louis Jouvet, de Bernard Blier et de Suzy Delair avec "son tralala" !

- Les grandes affaires policières ont trouvé leur place dans les téléfilms : *L'affaire Marie Besnard* d'Yves-André Hubert, 1986 ; *L'affaire Seznec* d'Yves Boisset (1992) ; *L'affaire Dreyfus* du même cinéaste , 1995 ; *L'affaire Dominici* de Pierre Boutron, 2003 (-avec une version cinématographique précédente). Le cinéma en a aussi été friand , mais curieusement les adaptations des grandes œuvres littéraires ont été plutôt rares. Robert Vernay a fait en deux époques *Le Comte de Monte Cristo* (1955), également objet d'un téléfilm tout récent avec Gérard Depardieu.

Il fallait un acteur et un cinéaste de la stature de Orson Welles pour tourner *Le Procès de Kafka* au cinéma ⁵⁴ , avec une pléiade de très grands acteurs. L'absurde règne dans cette histoire où aucun détail de la géographie des lieux comme de la psychopathologie des hommes n'échappe à l'œil inquisiteur de la caméra. On touche là à la métaphysique, avec une sorte de tremblement face à une loi transcendante et à une justice supérieure.

Il y a des films sur l'administration ou sur des segments de la bureaucratie. Il n'y a pas de cinéma sur l'Administration. Peut-être, parce que là, la caméra n'est plus au poing mais coup de poing ; peut-être au-delà d'une surface prosaïque, on effleure l'effroi d'abîmes archaïques...

-

⁵⁴ 1962, avec Anthony Perkins, Jeanne Moreau, Orson Welles, Romy Schneider, Elsa Martinelli, Suzanne Flon, Madeleine Robinson, Fernand Ledoux, Michael Lonsdale.